

L'espace est drapé de noir. Mei Meihuâ, est une alerte septuagénaire, en chapeau et manteau élégants, avec à son revers une croix en or. Debout, face à nous, Mei s'adresse à une camera fixée sur un pied, dans un coin, à l'avant de la scène. Derrière elle, de dos, Lin Zhao, est assise face au mur blanc de sa cellule qui occupe le fond de la scène. Les trois autres murs ne sont figurés que par un changement de la nature de la lumière. Le sol est blanc, comme le mur, et de dimensions équivalentes.

Ces deux surfaces qui se touchent rappellent la forme d'un livre ouvert. Seuls autres éléments de décor : un lit bas, une petite table, un tabouret, et, en hauteur, seulement visible grâce au carré de lumière qu'elle projette au sol, une étroite fenêtre. La porte de la cellule est représentée de la même manière : on ne voit que l'ombre de ses barreaux sur le sol.

Hors de la cellule, près de la caméra, une table, sur laquelle sont posés quelques objets, une chaise, un portemanteau. C'est le lieu de Mei.

(Le visage de Mei apparaît sur l'écran que constitue le mur du fond de la cellule.)

Mei. – Je n'avais pas fait de grandes études. À l'école, on m'avait surtout appris à adorer le Président Mao, « *Le grand Timonier* » « *Le soleil rouge qui brille dans notre cœur* ». Très jeune, à Shanghai, j'ai travaillé à la prison de Tilanqiao. On y enfermait les opposants au régime pour leur faire avouer leurs crimes, avant de les rééduquer. C'était à mes yeux une grande bonté de la part de notre Président de ne pas les faire mettre à mort. Bien sûr, c'était une autre époque. Plus personne aujourd'hui ne se risque à faire l'éloge de Mao. Certains disent que ses intentions étaient pures, mais qu'il a commis beaucoup d'erreurs. En tout cas, moi, j'ai été témoin de l'une d'entre elles. C'était en 1966. On m'avait décrit Lin Zhao comme une ennemie du peuple qui vouait une haine

criminelle au communisme. On m'avait dit que mon rôle était simple. – maintenir ma prisonnière en vie jusqu'à ce qu'elle reconnaisse la monstruosité de ses crimes. J'ai pris cette tâche très à cœur, et je l'ai accompagnée durant les 2 dernières années de sa vie. (*Elle se dirige vers l'entrée de la cellule*).

La première fois que je suis entrée dans sa cellule, je m'attendais à me trouver face à un monstre. Je n'ai vu qu'une jeune femme malade qui, malgré son dénuement, cherchait à garder un reste d'élégance.

Lin Zhao. – (*Se tourne vers Mei*) Bonjour.
Que me veux-tu ?

Mei. – Lin Zhao, je serai ta gardienne.

Lin Zhao. – Sois la bienvenue. Tu es jeune.
Quel âge as-tu ?

Mei. – 18 ans, et je suis une vraie communiste.

Lin Zhao. – Moi aussi, prends garde. C'est pour ça qu'ils m'ont mise ici.
Quel est ton nom ?

Mei. – Meihuā.

Lin Zhao. – C'est très joli. Cela veut dire
« *Fleur de prunier* ».

Mei. – Je sais, et ton nom à toi veut dire
« *Trouver la merveille* ».

Lin Zhao. – Pas toiut à fait.

Mei. – Oui, un vrai nom de contre-
révolutionnaire, c'est pour ça qu'on m'a dit
de te parler le moins possible.

(Elle récite) « *Je ne suis pas chargée de te
convaincre de ton ignominie, mais seulement
de veiller à ce que tu ne meures pas avant
de l'avoir reconnue.* »

Lin Zhao. – Bravo ! Tu as bien récité ta leçon.
Je te plains.

Mei. – Pourquoi me plains-tu ? Nous sommes
ennemies.

Lin Zhao. – Je te plains parce que tu es tout
aussi en prison que moi, et que nous allons
sans doute vivre longtemps ensemble. Ils
viennent de me condamner à 20 ans de
réclusion.

Mei. – On m'avait prévenue que tu étais dangereuse (*Petit temps*).

Pourquoi les gens d'ici t'en veulent-ils autant ?

Lin Zhao. – Depuis qu'ils m'ont privée d'encre et de papier pour m'empêcher d'écrire, regarde ce que j'ai pris l'habitude de faire. (*Elle place un tabouret devant la fenêtre et crie*) Mon nom est Lin Zhao. Passants, écoutez-moi. J'ai des choses à vous dire. Le camarade Mao m'a enfermée ici, depuis 6 ans, dans la prison de Shanghai, parce que j'ai écrit des articles dans les journaux pour dire la vérité au peuple, parce que je veux penser librement, dans un pays libre.

Mei. – Arrête ! La liberté est interdite en prison.

Lin Zhao. – J'ai le droit de critiquer.

Mei. – Tu as demandé l'autorisation de faire ça ?

Lin Zhao. – J'ai le droit de donner mon avis.

Mei. – Tout n'est pas permis ici, tu sais !

Lin Zhao. – J'ai le droit d'être une femme moderne, indépendante, d'être journaliste, chrétienne, de croire en Dieu.

Mei. – Je crois que Dieu aussi est interdit.

Lin Zhao. – J'ai le droit d'être différente, et de le dire ! D'inventer des poèmes, et de les chanter.

Mei. – Je ne sais pas si le règlement de la prison te permet de chanter des poèmes.

Lin Zhao. – Je ne suis pas le perroquet des maximes du Grand Timonier.

(Mei veut sortir)

Mei. – Excuse-moi, je suis nouvelle ici. Il faut que je consulte mes chefs. Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Je ne m'attendais pas à ça. Je n'ai pas reçu de consignes.

(Lin Zhao descend du tabouret)

Lin Zhao. – Non, reste, tu ne risques rien. C'est toujours moi qu'on puni... On me frappe, on veut que je reconnaisse mes erreurs. Mais ce sont mes bourreaux qui se trompent. Il n'y a pas de démocratie sans droit de blâmer. Mon devoir est de dire mon désaccord. Il y a des moments dans l'Histoire où se taire est un crime contre l'avenir.

Mei. – Tu parles comme un livre. Je ne comprends rien à ce que tu dis.
Tais-toi, tu me fais peur.

Lin Zhao. – Tout le monde veut me réduire au silence. On m'a mise au secret. Je ne peux plus voir personne, ni ma mère, ni ma sœur, ni mes amis.

Mei. – Si tu continues, je vais te frapper.

Lin Zhao. – Je ne peux plus envoyer de lettres.

Mei. – Je ne veux pas qu'on dise que je manque d'autorité.

Lin Zhao. – (*Elle remonte sur le tabouret et crie*) Alors, je crie par ma petite fenêtre

pour qu'au moins les nuages et les oiseaux
m'entendent.

Mei. – Ne me pousse pas à bout.

Lin Zhao. – (*Elle crie*) Je m'appelle Lin Zhao.
Je suis née le 16 décembre 1931 dans la cité
des 1000 jardins, la belle ville de Suzhou où
les ponts de bois rouge enjambent les canaux
entre les collines.

(*Mei la pousse au bas du tabouret*)

Mei. – Arrête, arrête avec tes ponts et tes
collines !

Lin Zhao. – Je suis chinoise et révolutionnaire.

(*Mei la pousse*)

Rien ne me fera taire !

(*Mei la pousse*)

Je ne reconnaitrai pas mes torts.

(*Mei la frappe*)

Je ne demanderai pas pardon à Mao.

(*Mei la frappe*)

Je ne pêcherai pas contre ma pensée.

(*Mei la giffle*)

Mei. – Pardon !

Lin Zhao. – (*À voix basse*) Ils disent que si j'avoue, ils me libéreront et m'enverront dans une ferme ou une usine modèle pour me rééduquer par le travail. Que là, je serai nourrie, vêtue, chauffée. Pas comme ici, où on crève de froid et de faim. (*Elle s'accroche à Mei*) Mais je refuse de me soumettre, car Jésus Christ me dit qu'il faut préférer la vérité à la vie.

Mei. – Laisse-moi partir.

Lin Zhao. – (*Elle la retient*) Attends, tu ne sais pas tout. Je ne suis pas sans pouvoir sur toi. S'il m'arrive malheur, tu seras punie. C'est ce qui est arrivé à la gardienne précédente.

Mei. – Lâche-moi !

Lin Zhao. – Ici, ma tuberculose s'est aggravée. Alors, ils m'envoient régulièrement à l'hôpital où ils me soignent bien, car ils veulent que je sois en bonne santé pour supporter leurs interrogatoires et passer aux aveux en toute lucidité. (*Mei la repousse. Lin Zhao revient vers elle*) Alors, je fais des grèves de la faim. (*Mei la repousse. Lin Zhao*

revient vers elle) Et des tentatives de suicide pour les prendre à leurs propres pièges. (*Lin s'écarte d'elle*) Veux-tu encore me frapper ? Frappe, tu me feras plaisir !

Mei. – Je n'entrerai pas dans ton jeu. Je ne veux pas devenir malade à force de t'écouter. Je vais demander qu'on me déplace. Reste dans ta solitude.

(Mei veut sortir. Lin Zhao lui barre le passage)

Lin Zhao. – Solitaire ! Je l'ai toujours été. Mon père désapprouvait mes engagements politiques. Ma mère ne me trouvait pas assez communiste. Ma sœur me disait que mon anticonformisme finirait par m'attirer des ennuis qui retomberaient sur toute ma famille. Elle ne s'est pas trompée. (*Lin Zhao remonte son tabouret et crie*) Mon père dit que j'ai déshonoré son nom. On insulte ma mère dans la rue parce qu'elle a mal élevé sa fille. J'ai eu des fiancés, des amoureux, des amies tendres, des maîtres exaltés. Face au danger, tous m'ont tourné le dos. Ils ont fui, ou alors on les a fusillés, déportés, redressés, réduits à l'impuissance, ou au

délires. Je suis désespérée de voir la nuit où s'enfonce mon pays. Je suis inquiète pour l'avenir du monde. (*Mei quitte la cellule*) J'ai en tête quelques mots que j'ai entendus chanter autrefois par un moine qui marchait pieds nus, sous la pluie. « Je veux la paix et l'amour. Je veux la paix et l'amour. Pour les enfants du monde. Pour les enfants du monde... »

Mei. – (*Dans son lieu, s'adresse à la caméra : son visage apparaît sur l'écran*) Cette première rencontre m'a laissée pensive. Cette fille ne parlait pas normalement, on aurait dit qu'elle récitait des textes, qu'elle lisait des écrits dans un style ancien. Ce n'est que bien plus tard, quand j'ai repris mes études, que j'ai compris que Lin Zhao habitait le livre qu'on l'empêchait d'écrire. Qu'elle était un livre de sang, vivant, ouvert ! Mais à l'époque, j'étais stupide, j'ai fait un rapport ! J'ai demandé ma mutation, on me l'a refusée sous prétexte que mon inculture me protégeait de l'influence néfaste de ma prisonnière. Puis, des militaires sont venus. Ce n'étaient pas des juges, son procès était terminé. Ils voulaient simplement qu'elle s'excuse de me désobéir, et qu'elle cesse

d'importuner tout le monde avec ses textes. Elle a refusé de s'excuser. Alors, ils l'ont battue, insultée. Elle ne desserrait pas les dents ; ou alors elle leur récitait des poèmes, ou elle priait le dieu des chrétiens, à haute voix, ce qui avait le don d'exaspérer ses interrogateurs. Alors, le soir, j'ai dû la soigner. Elle m'a dit des choses simples.

Lin Zhao. – (*Seule dans sa cellule*) Ça fait du bien de voir une femme.

Mei. – (*Toujours en dehors et à l'écran*) Ou encore.

Lin Zhao. – Dis-moi si les arbres sont toujours verts dehors, si la mer est encore bleue.

Mei. – Oui, bien sûr. Pourquoi ?

Lin Zhao. – Avec le sang qu'ils font couler, tout aurait pu devenir rouge.

Mei. – Alors, je l'ai détestée et j'ai frotté ses plaies avec plus de vigueur.

Lin Zhao. – Pourquoi me fais-tu mal ?